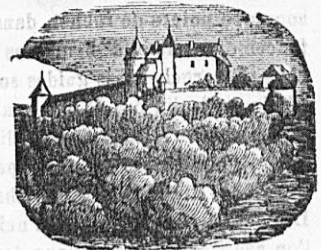




# LA GRUYÈRE



JOURNAL INDÉPENDANT, POLITIQUE ET AGRICOLE

Paraissant le mercredi et le samedi.

Supplément bimensuel gratuit: "L'ÉCHO LITTÉRAIRE."

Imprimerie et Administration: Rue du Tir 131, Bulle.

## ABONNEMENTS

Suisse . . . 1 an, Fr. 4.50  
 » . . . 6 mois, » 2.50  
 Etranger . 1 an, » 9.—  
 » 6 mois » 5.—  
 payable d'avance.

Prix du numéro: 5 cent.

On s'abonne dans les bureaux de poste.

HORAIRE D'ÉTÉ: BULLE, dép. 5<sup>55</sup> 10<sup>00</sup> 2<sup>38</sup> 5<sup>05</sup> 8<sup>50</sup> — BULLE, arr. 8<sup>55</sup> 1<sup>40</sup> 4<sup>25</sup> 8<sup>22</sup> 10<sup>32</sup>

## ANNONCES

District de la Gruyère: une seule insertion, 15 c.; annonces répétées, 10 c. Canton et Suisse, 15 c. Etranger, 20 c. la ligne ou son espace. RÉCLAMES: Suisse, 30 cent. Etranger, 40 c. la ligne. S'adr. à l'Agence de publicité Haasenstein et Vogler, Grand'rue 29, à Bulle, ou à l'Impr. de La Gruyère.

BULLE, le 30 août 1907.

## Un cas de rage.

Nous connaissons *Le Messenger* gaffeur et insulteur. Il est maintenant enragé.

MM. L. Morard et Cie annonçaient à grand son de trompette que l'Etat de Fribourg avait donné en 1906 fr. 290.000 pour l'agriculture. Nous avons démolé ce mensonge effronté en prouvant, chiffres en main, que sur ces 290.000 fr., 110.000 sont versés par la Confédération. Impuissant à répondre, les patrons du *Messenger* insultent. Chacun son genre, n'est-ce pas? Mais il ne faut pas mentir et abuser de la bonne foi de ses lecteurs, si l'on ne veut être démenti.

*Le Messenger* avoue donc facilement qu'il a menti; c'est pénible nous le comprenons, mais ce n'est pas notre faute. Pour faire oublier ses mensonges le *Messenger* insulte; c'est son genre et n'en soyons point surpris. Mais qui insulte-t-il?

Un honorable industriel et commerçant, M. Lucien Despond qui était absent lors de la protestation du Comité libéral, M. Despond, qui n'a pas écrit une ligne dans *la Gruyère*, bien qu'il revendique sa part de solidarité dans l'attitude ferme et sérieuse des libéraux gruyériens.

Un immense éclat de rire a d'abord accueilli à Bulle l'article du *Messenger* qui frappe ainsi en aveugle. Quelques

personnes indignées déclarèrent qu'étant abonnées au *Messenger*, elles ne garderaient plus une feuille aussi peu sérieuse.

On reproche à M. Despond ses titres de commerçant, d'administrateur de la Verrerie de Semsales etc.! Songez donc M. Despond est un travailleur, un administrateur distingué, il est à la tête d'entreprises qui laissent de l'argent dans le pays. Quel crime! Voyez ce que c'est; si M. Despond cumulait les places du gouvernement, s'il était député, notaire, président du tribunal, administrateur des C. E. G., gérant de tous les domaines vendus à l'étranger, etc., tout serait parfait, et le *Messenger* lui baiserait la pantoufle.

De plus, l'impitoyable feuille, fidèle à ses principes, n'a pas voulu perdre l'occasion de dire un nouveau mensonge. Elle prétend que M. Despond a été subventionné par l'Etat, comme marchand de pailles tressées. Or cela est faux, et nous donnons au pauvre journal un nouveau et humiliant démenti.

Nous ne permettrons pas à MM. L. Morard et Cie de déplacer la question en s'attaquant à un citoyen qui, précisément, n'a été mêlé en rien aux récentes polémiques. Ce n'est pas à ce procédé usé et maladroit que nous nous laisserons prendre. Aussi, nous vous plaçons devant votre mensonge en vous répétant:

Pourquoi trompez-vous vos lecteurs

en indiquant fr. 290.000 au lieu de 180.000 à peine, comme chiffre du subside de l'Etat à l'agriculture?

Pourquoi osez-vous dire les choses énormes que la fortune du canton augmente, et que les impôts ne s'élèvent pas.

Répondez donc. Nous appeler traitres ne suffit pas.

Du reste, ce n'est pas notre faute si la popularité de M. Louis Morard diminue; il faut en chercher la cause dans la clairvoyance et le bon sens des nombreux citoyens qui réfléchissent.

Quand la rage du *Messenger* aura un peu diminué — si elle n'augmente pas — nous espérons qu'il voudra bien rectifier ses chiffres et fournir à ses crédules lecteurs d'autres calculs.

C'est une question de vérité et d'honnêteté, et nous ne lâcherons pas la boîteuse feuille avant qu'elle ait, bon gré mal gré, avoué ses mensonges. Ce sera dur et l'on peut s'attendre à de nouveaux accès de rage.

Ensuite viendront de nouvelles questions, aussi intéressantes que peu édifiantes.

## NOUVELLES SUISSES

L'accident du Rothalsattel. — La colonne de secours ramenant les corps des deux victimes de l'accident du Rothalsattel, est arrivée dimanche soir à Lauterbrunnen. Les guides disent que la levée des corps, sous les avalanches continuelles de pierres et

de glace, a été extrêmement difficile et dangereuse. Les deux corps se trouvaient dans le haut du couloir du Rothal et étaient encore attachés. Comme la corde était encore intacte, il faut en conclure que, dans la chute, la troisième victime, Biedermann, se sera déliée et aura été projetée plus bas. Il est probable que son corps est recouvert sous la couche de neige du couloir et on doute de pouvoir le retrouver. Les corps ont été enveloppés dans des draps et placés sous des rochers dans la journée de samedi; le transport s'est effectué dimanche, au milieu de grandes difficultés. L'un est encore assez bien conservé, l'autre très mutilé; tous deux gisaient dans la neige nouvellement tombée, et il a fallu se servir du piolet et de la hache pour les dégager. L'effroyable chute était d'un millier de mètres.

Les constatations judiciaires ont été faites par M. Mühlemann, préfet d'Interlaken, et le Dr Otkiker, de Wengen.

Pendant les opérations, le guide von Almen a été frôlé par une pierre et jeté sur les genoux. Fort heureusement, il s'en tire avec une contusion insignifiante.

Le corps de Lemkuhl a été transporté au Rothal au petit jour. Lorsqu'on a descendu celui de Lehmann, le soleil donnait déjà; les chutes de pierres étaient beaucoup plus fortes et plus fréquentes et la mort guettait les courageux sauveteurs à chaque pas dans le couloir. Les corps gisaient

— Oui, c'est tout, dit-il enfin, et je trouve que c'est suffisant puisque c'est l'avis de M. le juge d'instruction, le seul qui ait des ordres à me donner et à l'approbation de qui je tiens.

M. Lecoq haussait tant qu'il pouvait les épaules en examinant le messenger de M. Domini.

— Voyons, fit-il, avez-vous seulement demandé quelle est exactement la forme du poignard acheté par Guespin. Est-il grand, petit, large, étroit, est-il à lame fixe?...

— Ma foi! non, à quoi bon?

— Simplement, mon brave, pour rapprocher cette arme des blessures de la victime, pour voir si sa garde correspond à celle qui a laissé une empreinte nette et visible entre les épaules de la victime.

— C'est un oubli, mais il est aisé de le réparer.

M. Lecoq n'eut pas eu, pour surexciter sa perspicacité, les aiguillons de sa vanité blessée, qu'il eût fait des prodiges pour répondre aux regards que lui adressait le père Plantat.

— On comprend une inadvertance, fit-il, mais du moins vous allez nous dire en quelle

## FEUILLETON DE LA GRUYÈRE

### LE Crime d'Orcival

PAR ÉMILE GABORIAU

Le juge d'instruction en fit la remarque à haute voix et ajouta:

— L'identité, à tout le moins, ne saurait être contestée. Il est acquis à l'accusation que Guespin était, le mercredi soir, aux Forges de Vulcain.

— Tant mieux pour lui, ne put s'empêcher de murmurer M. Lecoq.

Le magistrat entendit fort bien l'exclamation, mais malgré qu'elle lui parut singulière, il ne la releva pas et continua à questionner son homme de confiance.

— Cela étant, reprit-il, on a dû pouvoir vous dire de quels objets le prévenu était venu faire l'acquisition?

— Les commis se le rappelaient, en effet,

on ne peut mieux. Il a acheté d'abord un marteau, un ciseau à froid et une lime.

— Je savais bien! exclama le juge d'instruction. Et après?

— Ensuite, monsieur...

Ici, l'homme aux monstaches en brosse, jaloux de frapper l'imagination de ses auditeurs, eut devoir rouler des yeux terribles et prendre une voix sinistre:

— ... Ensuite, il a acheté un couteau-poignard.

Le juge d'instruction ne se sentait pas d'aise, il battait M. Lecoq sur son terrain, il triomphait.

— Eh bien! demanda-t-il de son ton le plus ironique à l'agent de la sûreté, que pensez-vous maintenant de votre client? Que dites-vous de cet honnête et digne garçon qui, le soir même du crime, renonce à une noce où il se serait amusé, pour s'en aller acheter un marteau, un ciseau, un poignard, tous les instruments, en un mot, indispensables pour l'effraction et le meurtre.

Le docteur Gendron paraissait quelque peu déconcerté de ces incidents qui tout à coup se produisaient, mais un fin sourire errait sur les lèvres du père Plantat.

sous une pointe de rocher, dans un enfoncement entre la neige des avalanches et la roche. Les guides sont arrivés jusqu'à dix pas à peine, avant de les apercevoir. Il était en réalité totalement impossible de les apercevoir depuis le Roththal ou le Rothalsattel. Les deux points noirs sur la neige, que l'on avait pris d'abord pour les corps, se sont trouvés être deux blocs de rocher.

On peut se rendre compte aujourd'hui assez exactement de la façon dont la catastrophe a dû se produire. La caravane était en train de descendre, du sommet de la Jungfrau sur le Roththal; le fœhn soufflait avec violence et l'orage menaçait. Les ascensionnistes voulurent sans doute traverser aussi rapidement que possible le passage le plus dangereux: peut-être un crampon s'est-il dérangé. L'un d'eux a dû glisser et entraîner ses deux compagnons dans l'abîme. La chute a dû se produire un peu en dessous du sommet; les corps ont d'abord roulé sur les rochers, puis ont été précipités dans le couloir. Les victimes ont dû tomber sur la tête, car le reste du corps ne portait que peu de blessures; mais chez tous deux, le crâne était enfoncé et le visage complètement défiguré.

Cette nouvelle catastrophe, qui a coûté la vie à trois jeunes gens pleins de force et de santé, doit donner un sérieux avertissement à tous ceux qui s'attaquent, sans guides, à la redoutable montagne.

La Suisse au Maroc. — Le colonel Armin Müller, inspecteur général de la police marocaine, a choisi comme officier d'ordonnance M. Arthur de Pury, premier-lieutenant de cavalerie, actuellement secrétaire de deuxième classe de la légation suisse à Washington. Le Conseil fédéral a ratifié ce choix.

M. de Pury est né à Neuchâtel en 1876; il est docteur en droit et appartient à la carrière diplomatique dans laquelle il est entré, en 1900, comme attaché à la légation de Vienne. En 1902, il était transféré toujours en qualité d'attaché, à la légation de Berlin, puis en octobre 1904 il était promu au poste de secrétaire de deuxième classe à Washington, qu'il occupe en-

monnaie Guespin a soldé ses achats?

Il semblait si embarrassé de son personnage, le pauvre détectif de Corbeil, si humilié, si vexé, que le juge d'instruction crut devoir venir à son secours.

— La nature de la monnaie importe assez peu, ce me semble, objectait-il.

— Je prie monsieur le juge de m'excuser, si je ne suis pas de son avis, répondit M. Lecoq. Cette circonstance peut être des plus graves. Quelle est en l'état de l'instruction la charge la plus grave relevée contre Guespin? C'est l'argent trouvé dans sa poche. Or, supposons un moment que hier soir à dix heures il a changé à Paris un billet de 1000 francs. Ce billet serait-il le produit du crime du Valfeuilu? — Non, puisqu'à cette heure-là le crime n'était pas commis. D'où viendrait-il? C'est ce que je n'ai pas à rechercher encore. Mais si mon hypothèse est exacte, la justice sera bien forcée de convenir que les quelques cents francs dont était nanti le prévenu peuvent et doivent être le reste du billet.

— Ce n'est toujours qu'une hypothèse, fit M. Domini d'un ton de mauvaise humeur de

core. Avant de quitter Washington, et d'abandonner, au moins jusqu'à nouvel ordre, la carrière diplomatique, M. de Pury devra attendre le retour de son ministre, M. Vogel, qui ne rentrera à Washington qu'au mois d'octobre.

Le nouvel adjudant, qui est premier-lieutenant de cavalerie, ne pourra donc se rendre à Tanger pour prendre possession de son poste que dans le courant d'octobre.

## A L'ÉTRANGER

France. — Incendie. — Un incendie a détruit mardi soir, à Bercy, près Paris, les écuries et dépendances d'un loueur de voitures.

Soixante-neuf chevaux sont restés dans les flammes. Les dégâts sont estimés à 500,000 francs.

Maroc. — Mouvements offensifs français à Casablanca. — Une nouvelle reconnaissance a été dirigée lundi par le colonel Brulard, du 1er régiment étranger. L'Amiral Aube et le Gueydon ont soutenu par leur tir le mouvement offensif. Le calme se rétablit en ville. Les affaires reprennent.

On assure de bonne source qu'une partie de l'armée française a marché en avant pour aller occuper au sud de la ville un point situé à 15 kilomètres, où les tribus rebelles se sont réunies.

## CANTON DE FRIBOURG

Le feu. — Samedi soir, vers 10 h. 1/2, un incendie dont on ignore la cause a régné en cendres, en peu de temps, au Haugeried, rière Ueberstorf, une maison avec grange et écurie appartenant à M. Joseph Riedo, charcutier. Le propriétaire était absent au moment du sinistre. Les flammes enveloppaient déjà tout l'immeuble, couvert en bardeaux, lorsque la femme Riedo aperçut le feu. Elle eut mille peines à faire sortir ses nombreux enfants, dont l'un fut recueilli, à moitié étouffé, par des voisins. Le mobilier tout entier a été détruit. Le bétail put être tiré à temps de l'écurie. Seul, le chien de garde flambait déjà dans son chenil, lorsqu'un gamin compatissant courut le délivrer.

plus en plus accentuée.

— Il est vrai, mais qui peut se changer en certitude. Il me reste encore à demander à monsieur, — il désignait l'homme aux moustaches — comment Guespin a emporté les objets achetés. Les a-t-il simplement glissés dans sa poche ou en a-t-il fait faire un paquet et comment était ce paquet? L'agent de la sûreté parlait d'un ton tranchant, dur, glacial, empreint d'une amère raillerie, si bien que le pauvre diable de Corbeil avait perdu toute l'assurance de sa mine et ne relevait plus, tant s'en faut, ses moustaches.

— Je ne sais pas, balbutiait-il, on ne m'avait pas dit, je croyais...

M. Lecoq éleva ses deux mains comme pour prendre le ciel à témoin. Au fond, il était ravi de cette occasion superbe qui se présentait de se venger des dédains de M. Domini. Au juge d'instruction, il ne pouvait, il n'osait, il ne voulait rien dire, mais il avait le droit de bafouer le malencontreux agent, de passer sur lui sa colère.

(A suivre.)

Rendu forieux par la douleur, l'ingrate bête se précipita sur son sauveur et le mordit cruellement à un bras et à une jambe. Le petit blessé a dû être conduit chez le médecin de Neuenegg.

— Mardi matin, vers les 9 h. 1/2, un incendie a complètement détruit, à Foyens, un petit bâtiment taxé 2500 fr. L'immeuble était habité par M. Adrien Bachs.

Tout le mobilier, sauf une machine à coudre, a été la proie des flammes.

Accident mortel. — Dans l'après-midi de lundi, des ouvriers de M. Babin, entrepreneur de la route Romont-Bouloz, étaient occupés à ouvrir une tranchée de 3 m. de profondeur, à environ 20 minutes au-delà de Chavannes-les-Forts.

Tout à coup, un petit éboulement se produisit. Le nommé Anselme Barras, de Chavannes-les-Forts, âgé de 62 ans, marié, sans enfant, fut atteint à la poitrine et renversé contre un wagonnet chargé. La victime fut si malheureusement atteinte qu'elle ne put proférer aucune parole. A l'arrivée de M. le D<sup>r</sup> Crausaz, appelé en toute hâte, Barras avait déjà cessé de vivre. Le médecin constata que le malheureux Barras avait trois paires de côtes enfoncées et le poumon perforé.

La Préfecture dut se transporter sur les lieux pour procéder aux constatations légales.

Concours de taureaux et de petit bétail. — Les concours de taureaux et de petit bétail, pour l'année 1907, sont fixés aux dates suivantes:

Morat, jeudi, 12 septembre, dès 9 h. du matin, le soir, dès 1 h., petit bétail.

Châtel-St Denis, vendredi 13 septembre, dès 9 heures du matin, le soir, dès 1 h., petit bétail.

Estavayer-le-Lac, samedi 14 septembre, dès 9 h. du matin, le soir, dès 1 h., petit bétail.

Romont, lundi 16 septembre, dès 9 heures du matin, variété blanche et noire; 11 h., petit bétail, et le soir, dès 1 h., variété blanche et rouge.

Fribourg, mardi 17 septembre, dès 9 h. du matin, variété blanche et noire; le soir, dès 1 h., petit bétail.

Fribourg, mercredi 18 septembre, dès 9 h. du matin, variété blanche et rouge.

Tavel, jeudi 19 septembre, dès 9 h. du matin, le soir, dès 2 h., petit bétail.

Bulle, vendredi 20 septembre, dès 9 heures du matin, variété blanche et noire; le soir, dès 1 h., petit bétail.

Bulle, samedi 21 septembre, dès 9 heures du matin, variété blanche et rouge.

Les inscriptions doivent se faire auprès des préfectures, dès la présente annonce, jusqu'au septième jour avant l'ouverture des concours.

## GRUYÈRE

Au « Fribourgeois ». — Le Leo taxil du Fribourgeois rentré au bercail de la maçonnerie noire est plus venimeux que jamais. Ses violences dépassent celles du Messenger, ce qui n'est pas peu dire.

Il reproche maintenant aux radicaux d'être parfois clients de la Banque d'Etat et des banques conservatrices; il leur fait un grief d'avoir les rapports nécessités par les circonstances de la vie avec les pouvoirs publics.

Nous ne savons si les directions des banques en question et les autorités cantonales ont donné pour mission à M. Progin d'adresser des reproches de cette nature aux radicaux; mais ce que nous savons fort bien, c'est qu'on n'avait pas assez de paroles indignées pour protester lorsque quelques voix bien timides prétendaient que la Banque d'Etat était une banque politique, à l'usage des seuls tépelets revêtus de l'estampille gouvernementale.

Le Fribourgeois, organe de la majorité conservatrice, vient affirmer tout haut ce que beaucoup pensaient et disaient tout bas. C'est fort bien; nous savons à quoi nous en tenir; mais qu'alors l'on ne force pas les radicaux à verser dans cette banque les fonds des mineurs et que la Banque d'Etat renvoie en France, les argents empruntés avec le crédit de tous les Fribourgeois aux radicaux juifs et franc-maçons de ce pays voisin.

Quant aux rapports qu'ont les communes et les particuliers radicaux avec l'Etat, le Fribourgeois devrait bien nous indiquer le moyen de s'en passer. Le renseignement serait précieux et tous les radicaux présents et futurs en devraient une vive reconnaissance au bon journal fribourgeoisiste. En attendant, il faut se contenter de croire que M. Progin n'a dit qu'une grosse bêtise.

Le Fribourgeois reproche aux radicaux la vente de la Part-Dieu et du château de Gruyères; si le rédacteur du Fribourgeois avait été de la génération de 1848, le canton de Fribourg ne posséderait plus un pouce de terre, car M. Progin aurait été certainement partisan de tout vendre, comme maintenant il voudrait vendre les vignes des Faverges, malgré que nous nageons dans les millions, ce qui n'était pas le cas en 1848.

Le Fribourgeois s'indigne de ce que la Gruyère ne donne pas les noms de ses collaborateurs. Lui-même est-il à l'abri de cette critique? Son journal est-il signé? Est-ce dans les mémoires de notre journalisme local de signer les articles? Et d'ailleurs, que le Fribourgeois commence par faire la leçon à ses amis, la Liberté, l'Ami du Peuple, le Messenger et tutti quanti.

Le Fribourgeois s'indigne aussi de ce que la Gruyère ait été hostile à l'emprunt ou tout au moins au mode de l'opération.

Examinons un peu ses écrits: En 1901, le 1er décembre, à propos d'un emprunt en perspective, le Fribourgeois disait:

« En dépit de toutes les démonstrations et de toutes les divagations de notre grand financier, l'homme du Kursaal et du Village Suisse, notre dette cantonale est bien de cinquante millions et demi. Et l'année prochaine les impôts devront être augmentés, et il faudra faire un nouvel emprunt d'au moins 10 millions.

> Le seul moyen d'éviter la ruine,

c'est de n  
et indépen  
En 190  
de la ruin  
béral, le  
« Le m  
bre et ra  
l'étranger  
Quand  
6 Fribour  
rieux?  
Une le  
M. De  
lettre sui  
A la R  
Mor  
Dans v  
nier, un c  
me prend  
de la pro  
prunt des  
libéral-ra  
articles  
Gruyère,  
Le sou  
tifier sur  
de votre  
1<sup>o</sup> Non  
aux artic  
le suis co  
incriminé  
cutée, dé  
j'étais ab  
autant je  
ral-radica  
2<sup>o</sup> Vou  
un march  
C'est abs  
pailles tr  
durant 10  
jamais v  
de quicon  
l'Etat de  
ticle du 2  
quêter à  
véridique  
Voilà l  
gères que  
Quant  
teur pent  
colonnes.  
à la port  
spécialem  
Je ne  
il me suff  
veillance,  
nobles se  
vérité. C'  
sédant un  
borateur  
amis et a  
Agrées  
civilités e  
La c  
Arts et  
nuer un  
Cercle a  
septembr  
avec un p  
but de la  
Départ:  
ner à l'h  
Montbovo  
train. Po  
au concie  
les inscrip  
ses.

che maintenant aux radicaux  
fois clients de la Banque  
des banques conservatrices ;  
t un grief d'avoir les rap-  
essités par les circonstances  
avec les pouvoirs publics.

avons si les directions des  
en question et les autorités  
ont donné pour mission à  
d'adresser des reproches de  
aux radicaux ; mais ce  
savons fort bien, c'est qu'on  
sassez de paroles indignées  
tester lorsque quelques voix  
des prétendaient que la Ban-  
était une banque politique,  
des seuls tépélets revêtus de  
le gouvernementale.

bourgeois, organe de la ma-  
nservatrice, vient affirmer  
ce que beaucoup pensaient  
tout bas. C'est fort bien ;  
ons à quoi nous en tenir ;  
ors l'on ne force pas les ra-  
verser dans cette banque les  
mineurs et que la Banque d'E-  
ie en France, les argents em-  
avec le crédit de tous les Fri-  
aux radicaux juifs et francs-  
ce pays voisin.

aux rapports qu'ont les com-  
les particuliers radicaux avec  
Fribourgeois devrait vien-  
quer le moyen de s'en passer.  
ignement serait précieux et  
radicaux présents et futurs en  
une vive reconnaissance au  
al fribourgeoisiste. En atten-  
at se contenter de croire que  
n'a dit qu'une grosse bêtise.

bourgeois reproche aux radi-  
vente de la Part-Dieu et du  
de Gruyères ; si le rédacteur  
bourgeois avait été de la géné-  
1848, le canton de Fribourg  
erait plus un pouce de terre,  
rogin aurait été certainement  
de tout vendre, comme main-  
voudrait vendre les vignes  
ges, malgré que nous nageons  
millions, ce qui n'était pas le  
1848.

bourgeois s'indigne de ce que  
ne donne pas les noms de  
porateurs. Lui-même est-il à  
cette critique ? Son journal  
né ? Est-ce dans les mœurs  
journalisme local de signer  
es ? Et d'ailleurs, que le Fri-  
commence par faire la leçon  
e, la Liberté, l'Ami du Peu-  
essager et tutti quanti.

bourgeois s'indigne aussi de  
a Gruyère ait été hostile à  
t ou tout au moins au mode  
ation.

mons un peu ses écrits :  
01, le 1er décembre, à propos  
brunt en perspective, le Fri-  
disait :

épité de toutes les démonstra-  
de toutes les divagations de  
rand financier, l'homme du  
et du Village Suisse, notre  
tonale est bien de cinquante  
et demi. Et l'année prochaine  
s devront être augmentés, et  
faire un nouvel emprunt d'au  
millions.

leul moyen d'éviter la ruine.

c'est de nommer une députation libre  
et indépendante. »

En 1907, à propos de l'emprunt et  
de la ruine dont parle le manifeste li-  
béral, le Fribourgeois dit :

« Le même sujet accuse dans l'om-  
bre et ravale son pays aux yeux de  
l'étranger. »

Quand donc disiez-vous la vérité,  
ô Fribourgeois ? Quand étiez-vous sé-  
rieux ?

Une lettre au « Messenger ».

M. Despond nous communique la  
lettre suivante adressée au Messenger :

Bulle, le 29 août 1907.

A la Rédaction du Messenger,  
Bulle.

Monsieur le rédacteur,

Dans votre numéro de mardi der-  
nier, un collaborateur de votre journal  
me prend violemment à partie à propos  
de la protestation lancée contre l'em-  
prunt des 25 millions par le Comité  
libéral-radical de la Gruyères et des  
articles de polémique parus dans la  
Gruyère, sur le même sujet.

Le souci de la vérité m'oblige à rec-  
tifier sur deux points les affirmations  
de votre collaborateur :

1° Non seulement je suis étranger  
aux articles de la Gruyère, mais je  
le suis complètement à la protestation  
incriminée. En effet, celle-ci a été dis-  
cutée, décidée et élaborée alors que  
j'étais absent. Est-ce à dire que pour  
autant je désapprouve le Comité libé-  
ral-radical ? Certainement non.

2° Vous dites que je fus autrefois  
un marchand de paille subventionné.  
C'est absolument faux. La maison de  
pailles tressées dont j'ai fait partie  
durant 10 ans n'a jamais reçu et n'a  
jamais voulu recevoir de subvention  
de quiconque et spécialement pas de  
l'Etat de Fribourg. L'auteur de l'ar-  
ticle du Messenger est placé pour en-  
quêter à ce sujet et renseigner plus  
véridiquement vos lecteurs.

Voilà les deux allégations menson-  
gères que je tenais à démentir.

Quant aux autres, votre collabora-  
teur peut continuer à en remplir vos  
colonnes. L'insulte est un genre facile  
à la portée de tout le monde, si non  
spécialement des cœurs bien nés.

Je ne le suivrai pas sur ce terrain ;  
il me suffit d'avoir constaté sa bien-  
veillance, son amour du prochain, ses  
nobles sentiments et son respect de la  
vérité. C'est été dommage que, pos-  
sédant une si belle âme, votre colla-  
borateur ne l'eût pas mise à nu devant  
amis et adversaires politiques.

Agrérez, Monsieur le rédacteur, mes  
civilités empressées.

L. DESPOND.

**La course du Cercle des  
Arts et Métiers.** — Pour conti-  
nuer une excellente coutume, notre  
Cercle a organisé, pour dimanche, 1er  
septembre, une course de montagne  
avec un programme fort attrayant. Le  
but de la course : les Rochers de Naye.  
Départ : 6 h. 32 par les C. E. G. ; di-  
ner à l'hôtel de Naye ; retour à pied à  
Montbovon et rentrée par le dernier  
train. Pour plus de détails, s'adresser  
au concierge du Cercle, auprès duquel  
les inscriptions arrivent déjà nombreu-  
ses.

**Le marché des fromages.**

Après un certain temps d'hésitation,  
les marchés se sont conclus nombreux  
ces jours derniers, et l'on peut dire  
que plus de la moitié des parties sont  
enlevées. Les producteurs se montrent  
satisfaits des prix obtenus, dont la  
moyenne est un peu plus élevée que  
celle de l'année dernière. Les marchés  
ont été conclus entre 85 et 88 fr. dans  
les contrées de la Gruyère et de la Ve-  
veyse. Le chiffre de 88 fr. a même été  
dépassé pour certaines parties parti-  
culièrement belles qui ont atteint 89.  
On nous signale une vente opérée à  
90 francs.

La Société coopérative de Genève a  
fait certains achats dans les prix de  
91 à 92 fr. Il est vrai que c'est pour  
la vente directe au détail.

**Alerte à Neirivue.** — Le vieux  
Neirivue a failli disparaître dans l'ap-  
rès-midi de lundi dernier. Des en-  
fants jouant avec des allumettes com-  
muniquèrent le feu à l'un des bâtiments  
en bois échappés miraculeusement à  
l'incendie de 1904. Fort heureusement  
que les ouvriers d'une scierie voisine  
aperçurent le feu à temps et réussirent  
à l'éteindre.

**La foire de Bulle.** — Cette  
foire, ordinairement si calme, a eu  
quelques heures de belle activité. La  
pluie ayant suspendu momentanément  
les travaux de la campagne, les villa-  
geois ont profité pour faire un tour en  
ville et vaquer à leurs affaires. Comme  
d'habitude, le marché aux légumes et  
aux fruits était abondamment fourni  
et nos ménagères n'avaient que l'em-  
barras du choix pour faire leurs em-  
plettes.

La statistique communale a enregis-  
tré l'amenée de 81 têtes de gros bé-  
tail, 15 veaux, 37 chèvres et moutons  
et 251 porcs.

Les veaux et moutons gras sont tou-  
jours très recherchés des bouchers et  
se payent à des prix fort élevés.

**Marché-concours de tau-  
reaux reproducteurs, à Bulle.**

— Nous rappelons aux éleveurs qu'ils  
peuvent se procurer gratuitement au-  
près de M. B. Colland, chef de service  
au Département de l'Agriculture, à  
Fribourg, ou des secrétaires des syn-  
dicats, les formulaires d'inscriptions  
pour les deux marchés-concours de  
taureaux qui se tiendront à Bulle, les  
23 et 24 septembre prochain.

Il ne sera plus admis d'inscriptions à  
partir du 5 septembre.

**ÉTAT CIVIL DE BULLE**  
Mois de juillet 1907.

**Naissances :**

Hœtner, Albert-Marcel-Henri, fils d'Oli-  
vier, boulanger, d'Egerkingen (Soleure), et  
de Mélanie, née Dévaud. — Tinguely, Louis  
Fernand-Joseph, fils de Henri-Benedict, em-  
ployé de brasserie, de La Roche et Pont la  
Ville, et de Clémentine, née Marchon. —  
Sottas, Alice-Anna-Thérèse, fille de Louis-  
Denis, comptable, de Gamfens, et de Thérè-  
se, née Thalmann. — Pittet, Lina-Marie,  
fille de François-Nicolas, du Crêt, et de  
Marie-Séraphine, née Monet. — Mauron,  
Jean-Denis, fils de Pierre-Antoine, cafetier,  
de Sales (Sarine), et de Aïde-Zoé, née An-  
drey. — Sartoris, N. N. (sexe masculin) fils  
de Joseph, cordonnier, de Coorgne (Novare,  
Italie), et de Catherine, née Rastoldo. —

Orty, Jeanne-Marie, fille de Charles-En-  
gène, genarme-planton, de Cousset, et de  
Philomène, née Boschung. — Mosy, Marie-  
Thérèse, fille de Pierre-Jean-Marie, avocat,  
de Grandvillard et Albeuve, et de Julie-  
Marie-Joséphine, née Meyer. — Genilloud,  
Raoul-Paul, fils de François-Aphonse, fac-  
teur postal, de Bulle, et d'Elisabeth-Augus-  
tine, née Scheler. — Jaquer, Emile-Léon,  
fils de François-Louis, agriculteur, d'Estav-  
annens, et de Marie-Stéphanie, née Sadan.  
— Pasquier, N. N. (sexe féminin) fille d'Al-  
bert Emile, de Bulle, et de Marie-Joséphine,  
née Monney.

**Décès :**

Jonneret, Marie-Félicite, née Yerly,  
veuve de Jean-Denis Jonneret, de Châtel-  
St Denis, 82 ans. — Demierre, Marie-José-  
phine, née Clerc, veuve de Pierre Demierre,  
de Montet (Gâtine), 74 ans. — Bisig, Marie-  
Elisabeth-Emma-Eulalie, née Dupré, d'At-  
tinghausen (U.) 73 ans. — Sartoris, N. N.  
(sexe masculin), enfant de Joseph, de Coor-  
gne (Novare, Italie). — Monney, Marie-Thé-  
rèse-Hélène, née Ecoffey, femme de Pierre-  
Joseph-Etienne Monney, de Roeyres-Trey-  
fays, 62 ans. — Pasquier, N. N. (sexe fémi-  
nin) enfant d'Albert-Emile, de Bulle. —  
Pasquier, Marie-Joséphine, née Monney,  
femme d'Albert-Emile, de Bulle, 89 ans.

**Mariages :**

Castella, Bruno-Arnold, menuisier, de  
Gruyères et Fribourg, à Bulle, et Dupas-  
quier, Marie-Louise, ménagère, fille de Jo-  
seph-Julien, de et à La Tour-de-Trême.

**Location de montagne**

**Samedi 7 septembre prochain**  
dès 2 heures, à l'Hôtel du Lion-d'Or, la  
Commune de Neirivue exposera en location  
le pâturage des **Dovallats** pour les années  
1908, 1909, 1910.

Neirivue, le 26 août 1907.  
Par ordre :  
Le Secrétaire communal.

**A VENDRE**

À transporter **construction** en bois pou-  
vant s'utiliser comme logement, ateliers,  
etc. (15 m. de long sur 7 de large.)  
S'adresser à l'Agence de publicité Haa-  
senstein et Vogler, à Bulle.

**Fromager.**

On demande un jeune homme fort et  
robuste, comme ouvrier ou apprenti chez  
**E. Pagnier**, laitier, aux **Bavards**.  
Entrée à convenir et rétribution selon ca-  
pacité. Inutile de se présenter sans bonnes  
références.

**Propriétés à vendre.**

M. Pierre MICHEL offre à vendre de gré  
à gré, les deux propriétés qu'il possède à  
Bulle, rue du Tir et rue de Vevey, l'une  
consistant en une habitation avec grange  
écurie, jardin et vaste cour, et l'autre en  
une habitation avec remise et environ 2000  
mètres de terrain attenant.  
S'adresser au **notaire Pasquier, à  
Bulle.**

**A remettre**

un atelier de menuiserie bien outillé.  
S'adresser à l'agence de publicité Haa-  
senstein et Vogler à Bulle.

**Maçons et manœuvres**

sont demandés

pour la construction de l'église de Belle-  
garde.

J. GURTNER, entrepreneur.

**Bénichon.**

Beurre factice extra à 1 fr. et  
1 fr. 20 la livre. Rabais par bidon de  
5 kilog.

Marie Verdon-Meuwly,  
Bulle Grand rue 44.

**AVIS**

Le soussigné informe l'honorable public  
de la ville et des environs qu'il ouvre le 2  
septembre une

**Boulangerie-épicerie,**  
rue du Moléon, café de l'Harmonie.

Par une marchandise de 1er choix il es-  
père mériter la confiance qu'il sollicite.  
Il se charge de conduire le pain à domicile.  
Se recommande :

Casimir Genilloud.

**Tannerie du Bry**

Mouture d'os. Achats d'os  
aux plus hauts prix.

**Changement de domicile.**

Joseph Remy, voiturier à Bulle avise  
son honorable clientèle qu'il a transféré son  
domicile dans la maison de M. Emile  
Morard, Grand rue n° 3.

**A vendre**

un bon chien pour le trait et la garde,  
chez S. SOTTAS, boulanger, Vuadens.

**Mises juridiques.**

L'office des faillites de la Gruyère ven-  
dra en mises publiques, **vendredi, 6 sep-  
tembre** prochain, à l'Hôtel du Sapin  
à Corbière, 10 fûts vin blanc de 300 li-  
tres, 1 commode, 2 tables, 1 machine à  
coudre, 1 régulateur, 12 sacs engrais, 3 stè-  
res bois, 1 tas rondin, 100 fagots secs, 1 tas  
de bois coupé, foie et litière.

**Mises juridiques.**

L'office des faillites de la Gruyère, ven-  
dra en mises publiques, **lundi, 2 sep-  
tembre**, prochain, dès 2 heures du jour,  
au domicile de **Joseph Rinaldi, rue  
de Gruyères Bulle**, une certaine  
quantité de mobilier consistant en 2 belles  
baignoires émaillées, 1 lit complet bois dur,  
plusieurs tables sapin et bois dur, buffets,  
armoires, lavabos, tables de nuit, 1 régé-  
lateur et divers.

**On demande**

une jeune fille émancipée des écoles,  
éventuellement pourrait suivre l'école mé-  
nagère.  
S'adresser au bureau du journal.

Sans rival pour l'entretien de la chaussure

**Brillant du "Congo"**

Donne sans peine  
un brillant superbe. Assouplit et conserve  
le cuir. — En vente dans toutes les épiceries.

Exiger la marque "Congo"

**ATTENTION**

A l'occasion des bénichons et des foires d'au-  
tomne il vient d'arriver un magnifique choix  
**D'ARTICLES DE MÉNAGE**  
Email — cuivre — aluminium — zinc — fer battu  
fer-blanc — tôle galvanisée

Cafetières et théières en tous genres. — Articles nickelés. — Boilles à lait et  
bidons de toutes grandeurs. — Grand choix de services de table.

Cuisine à pétrole. — Réchauds à alcools. — LAMPISTERIE.

**BULLE JOSEPH RÉGIS BULLE**  
Place du marché. Place du marché.

TÉLÉPHONE : RESTAURANT DU MOLÉON  
Ferblanterie. — Zinguerie. — Plomberie. — Travaux en bâtiments. — Cou-  
verture. — Ciment ligneux. — Installations de chambres à bains — Appareils  
sanitaires. — Etamage. — Réparations. — Prix modérés.  
Se recommande.

Fribourg, le 5 août 1907.

# AVIS

Les brasseries, représentants et dépositaires de bière, fournissant dans le canton de Fribourg, d'entente avec le Comité fribourgeois des Cafetiers, ont pris l'engagement réciproque de facturer à tous leurs clients, sans exception, depuis le 15 août courant, la bouteille (verre) en même temps que la bière, à raison de 20 centimes pièce, quelle que soit la grandeur de celle-ci. Chaque brasserie reprendra ses bouteilles vides, fournies dès cette date au même prix. Le solde restant sera payé à chaque règlement de bière.

Tous les revendeurs, cafetiers, épiciers seront tenus de faire payer le verre à leur tour au prix ci-dessus.

**Les brasseries et dépositaires fournissant dans le canton de Fribourg.**

## COURS DE COUPE

La sousignée a l'honneur d'aviser les dames de Bulle et des environs qu'elle donnera, prochainement, à Bulle, un nouveau cours rapide de coupe et de couture. Les personnes ayant suivi le cours de l'année dernière et désirant étudier un programme plus étendu pourront suivre le cours de perfectionnement qui se donnera à la même date. Pour renseignements et inscriptions, s'adresser par écrit à

M. Buchmann-Ufholz, à Fribourg

## Magasin d'armes de chasse et de tir Th. BUSER, armurier

Rue de l'Hôpital 35 FRIBOURG Rue de l'Hôpital 35

Fusils de chasse dans les qualités courantes et fines.  
Carabines Robert avec obturateur depuis fr. 16.—.  
Munitions et accessoires de chasse et de tir.  
Atelier de réparation. Travail sérieux et soigné.  
Renseignements gratuits et franco sur demande.

## Tout le monde est d'accord

de constater que, malgré la hausse énorme de la chaussure, le magasin

## Th. Sottas-Thalmann, à Bulle

maison Barras, en face du Cheval-Blanc

peut livrer des articles, solides, élégants, à des prix sans pareils de bon marché.

Chaussures de luxe. — Souliers de travail.

La maison se charge des réparations.

## Chauffage central

de tous systèmes.

INSTALLATIONS DE BAINS  
BUANDERIES ET SÉCHOIRS

Fabrique de Machines  
FRIBOURG

# Lots

de la loterie pour la reconstruction de l'église incendiée de

## Planfayon

4376 lots en espèces fr. 60,000.  
1<sup>er</sup> lots de fr. 15,000, 5,000, 1,000, etc.  
Cette loterie mérite le soutien de tout le monde. — On cherche des revendeurs. Conditions très favorables. — Demandez le tarif.  
Les billets sont en vente par le Bureau central, Grand'Rue 31, à Fribourg, et chez les revendeurs, à Bulle. [1080]

En 2-3 jours, les goîtres et toute grosseur au cou disparaissent : 1 flac. à 2 fr. de mon eau antigoîtreuse suffit.  
Mon huile pour les oreilles guérit tout aussi rapidement bourdonnements et dureté d'oreilles, 1 flac. 2 fr.  
S. FISCHER, méd. à Grub (Appenzell Rh.-E.) (H206)

## Vente de domaine.

Le notaire MENOUD offre à vendre son domaine de Riaz, de la contenance de 15 poses 76 perches, dont 2 poses 347 perches situées sur Bulle, avec vaste ferme nouvellement reconstruite en ardoises. Cette vente aura lieu aux enchères publiques par articles séparés et en bloc, et pour le cas où les immeubles n'attindraient pas un prix convenable, la location dès le 1<sup>er</sup> mars 1908 sera mise aux enchères. Conditions de paiement très favorables.  
La mise aura lieu **lundi 23 septembre** prochain, à l'auberge de la Croix-Blanche, à Riaz, dès les 2 heures du jour. Bulle, le 19 juillet 1907.  
MENOUD, notaire.

On demande pour commencement de septembre une fille au courant de la cuisine et des travaux du ménage. Bon gage.  
S'adresser au bureau du journal.

A louer rue de Gruyères 2 appartements confortables. Rue de Vevey un grand local.  
S'informer à l'agence de publicité Haasenstein & Vogler, Bulle.

Avis aux entrepreneurs et constructeurs de bâtiments  
En suite de l'ouverture de notre gravière, nous pouvons livrer du sable 1<sup>re</sup> qualité, par wagon, au prix le plus avantageux.  
S'adresser à Grandjean-Morand, à Enney.

A vendre : d'occasion une machine à coudre en bon état.  
S'adresser au bureau du journal.

A VENDRE un potager à 4 trous, presque neuf.  
S'adresser à M. Jos. Remy, voiturier, BULLE.

Jules BLANC, distillateur achèterait encore 200 kilog. framboises.

A VENDRE déchets de menuiserie, secs, par char ou au détail.  
S'adresser chez M. FOLGHÉRA, entrep. BULLE.

ON DEMANDE à louer, pour le mois de juin 1908, un logement si possible au centre de la ville et au soleil, composé de trois à quatre chambres.  
S'adresser à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler à Bulle.

ON DEMANDE pour de suite une personne d'un certain âge pour garder 3 enfants de 9 à 13 ans.  
S'adresser au bureau du journal.

Demoiselle de magasin est demandée aux magasins du Progrès, à Bulle.

Ouvrier fromager. On demande un fort ouvrier fromager pour la lacterie de Vallières, entrée de suite. Adresser les offres et renseignements à M. Poinard, laitier, à Vallières (Vaud).

ON DEMANDE une servante d'un certain âge pour tenir un petit ménage de deux ou trois enfants.  
S'adresser à M. Denis Bosson à Riaz.

Pour Bénichon.  
Mustarde pure  
Cannelle Ceyland  
Cannelle Chine  
Anis étoilé  
Sucre vanillé  
Raisins Sultan Corinthe  
Denia, Malaga  
Beurre fondu  
Miel pur.  
Chez Vve Louis Treyvaud, Grand'rue 38, Bulle.

H. DOUSSE  
chir.-dentiste  
BULLE  
ABSENT  
du 26 août au 15 septembre pour cause de service militaire.

A louer : en ville un joli appartement dans la maison BARRAS en face du Cheval-Blanc.

Bon petit Orchestre disponible pour la Bénichon d'octobre.  
S'adresser chez Maulini Jean, violoniste, rue Curtat N° 2, Lausanne.

A. Corminbœuf  
liquoriste  
achète les framboises au plus haut prix du jour.

Pour cause de prompt départ, 40% de rabais sur toutes les machoises ou magasins, accessoires, vélos neufs et d'occasion, benzine, huile pour moteurs, etc.  
S'adresser Atelier rue de la Sionge 515 Bulle, vers le tilleul.  
A la même adresse, à vendre un très joli entourage de tombe bas prix, potager à bouillotte, avec ses toyaux, pour le bois ré- le charbon, 45 fr., 6 mois d'usage ; un ré- chaud au gaz de benzine tout neuf, très pratique et économique que l'on peut voir fonctionner.

BONS menuisiers et charpentiers sont demandés.  
Travail prolongé et bien salarié  
S'adresser au bureau du journal.

Lessive Schuler à base d'ammoniaque et de térébenthine.  
Garantie pure et exempte d'éléments nuisibles.

Vente d'immeubles Samedi 31 courant, dès deux heures de l'après-midi, à l'Hôtel de Ville de Bulle, vente en mises publiques, à de favorables conditions, environ 24 poses de terrain de première qualité en un seul mas, à la Condémine rière Bulle, propriété de M. Pierre Michel.  
PASQUIER, notaire.

au bureau du Journal.

## Planfayon

en espèces fr. 60,000.  
5,000, 5,000, 1,000, etc.  
rite le soutien de tout le  
che des revendeurs. Condi-  
bles. — Demandez le tarif.  
vente par le Bureau central,  
ribourg, et chez les reven-  
[1080

## vrier fromager.

mande un fort ouvrier fro-  
pour la laiterie de Vallières, entré  
Adresser les offres et renseigne-  
M. Poinard, laitier, à Vul-  
(Vaud).

## ON DEMANDE

servante d'un certain âge pour  
petit ménage de deux ou trois enfants  
passer à M. Denis Bosson

## Pour Bénichon.

arde pure  
elle Ceyland  
melle Chine  
Anis étoilé  
Sucre vanillé  
Raisins Sultan Corinthe  
Denia, Malaga  
Beurre fondu  
Miel pur.  
Vve Louis Treyvaud, Grand'-  
Bulle.

## H. DOUSSE

chir.-dentiste  
BULLE  
ABSENT  
26 août au 15 septembre  
cause de service militaire.

## A louer :

un joli appartement dans la  
BARRAS en face du Cheval-Blanc.

## un petit Orchestre disponible

la Bénichon d'octobre.  
résider chez Maulini Jean, vio-  
ron Curtat N° 2, Lausanne.

## A. Corminbœuf

liquoriste  
achète les framboises  
plus haut prix du jour.

ur cause de prompt départ,  
de rabais sur toutes les marchandises  
gais, accessoires, vélos neufs et d'oc-  
benzine, huile pour moteurs, etc.  
resser Atelier rue de la Sionge 515  
vers le tilleul.

même adresse, à vendre un très  
tourage de tombe bas prix, potager  
lote, avec ses toyaux, pour le bois ré-  
rbon, 45 fr., 6 mois d'usage ; un ré-  
au gaz de benzine tout neuf, très  
ue et économique que l'on peut voir  
onner.

## BONS nuisiers et charpentiers

sont demandés.  
vail prolongé et bien salarié  
resser au bureau du journal.

## essive Schuler

à base  
d'ammoniaque et  
de térébenthine.

arantie pure et exempte  
d'éléments nuisibles.

## vente d'immeubles

medi 31 courant, dès deux heur  
l'après-midi, à l'Hôtel de Ville de  
vente en mises publiques, à de favo-  
conditions, environ 24 poses de ter-  
s première qualité en un seul mas, à  
adémine rière Bulle, propriété de M.  
e Michel.

PASQUIER, notaire.



Supplément bimensuel gratuit à LA GRUYÈRE

Abonnements à l'Echo littéraire seul : 1 fr. 50.

LES 18

## Enfants martyrs

PAR  
JULES MARY.

Il l'obligea à rentrer son argent dans sa poche,  
et ce fut lui qui paya.

Et comme ils n'avaient plus faim et qu'ils  
étaient reposés, ils se mirent en devoir de repar-  
tir.

— Madame, dit Charlot à l'aubergiste, vous ne  
connaissiez personne dans le pays, parmi les culti-  
vateurs, qui ait besoin de nous?... Voici le prin-  
temps... Les travaux ont recommencé dans les  
champs.... Les ouvriers sont rares....

L'aubergiste, une brave femme toute ronde, les  
regarda, intéressée par ces gentils visages.

— Moi, dit-elle, je n'ai qu'un petit bien et mon  
mari suffit à le cultiver. Mais il y a une grosse  
ferme, pas loin d'ici, où l'on pourra peut-être vous  
employer. Cette ferme s'appelle la Pierre-de-Mar-  
bre. C'est sur une hauteur, de l'autre côté des  
bois.

— Merci, madame.  
— Il n'y a pas de quoi, mes enfants.  
Ils saluèrent poliment. L'aubergiste rentra.  
Alors Charlot s'aperçut tout à coup qu'il était  
seul avec Bertine et « Papillon », Criquet n'était  
plus avec eux.

Il était donc resté à l'auberge ? Il appela :  
— Criquet ! Criquet !  
D'une fenêtre du premier étage, l'aubergiste  
sortit la tête.

— C'est votre ami qui boîte que vous deman-  
dez ?  
— Oui, madame.  
— Il est déjà loin. Regardez.

Et elle indiqua un point de la route par la-  
quelle ils étaient venus. Une silhouette maigre et  
sautillante y était encore visible. Elle se hâtait,  
courait, allait disparaître.

— Merci, madame, dit Charlot le cœur gonflé.  
Il prit la main de Bertine.  
— Viens, ma Bertine, viens !  
Ils s'en allèrent par les grands bois vers la  
Pierre-de-Marbre.

Longtemps Charlot resta silencieux. Il sentait  
que s'il avait voulu parler, il ne se serait pas re-  
tenu : il eût éclaté en sanglots.

Pourtant, à la fin, ce fut au-dessus de ses forces.  
— Oh ! ma Bertine, dit-il, il est perdu, vois-tu,  
bien perdu !

— Qui sait, Charlot ? dit Bertine. Il n'est pas  
vicieux, il est faible. Ayons confiance !

Mais Charlot ne répondit rien et fit, morne et  
découragé le reste de la route.

Le soir, ils entraient harassés dans la cour de  
la Pierre-de-Marbre.

## TROISIÈME PARTIE Au bord du crime.

I

A Paris, avenue Victoria, n° 3. Là se trouvent  
les bureaux de l'administration générale de l'As-  
sistance publique, dans ses multiples services.

Entrons au bureau des nouvelles. C'est là que  
sont centralisées les fiches des enfants que les  
mères coupables ou seulement malheureuses ont  
abandonnés à l'hospice de la rue Denfert-Roche-  
reau ; c'est de là qu'on les suit, les pauvres créa-  
tures à travers la vie jusqu'à ce qu'ils aient atteint  
leur majorité et qu'ils aient recouvré alors leur li-  
berté complète.

Et, de trois mois en trois mois, dans le bureau  
des nouvelles, c'est un navrant défilé de femmes  
de tous les mondes, depuis l'ouvrière qui n'a pas  
pu nourrir son petit parce que le mari était ivro-  
gne, depuis la fille que le hasard a rendue mère,  
qui s'est débarrassée d'une gêne dans sa vie, mais  
qui, à de rares intervalles, se souvient pourtant ;  
depuis la femme de chambre séduite par le cocher,  
jusqu'à la fille de riche famille, séduite elle aussi,  
qui a cédé à l'entraînement ou à la passion et qui  
a dû, pour cacher sa faute et conserver un sem-  
blant d'honneur, sacrifier l'enfant, toutes viennent  
là, dérobant leurs larmes et le front rouge de leur  
honte, de tous les coins de Paris, de tous les points  
de la France.

Et l'employé, indifférent par l'habitude à tous  
les désespoirs comme à tous les remords qui s'a-  
gitent autour de lui, en ces journées-là, n'a que  
deux mots de réponse, deux mots secs et adminis-  
tratifs à dire à ces mères :

— Il vit !  
Ou bien, parfois, une terrible nouvelle, annon-  
cée d'une façon aussi laconique, mais dans laquelle  
il met pourtant, selon qu'il connaît la mère, un  
peu d'hésitation.  
— Il est mort !

Rien de plus. Et la mère s'en va avec pour la  
première, l'espérance peut-être au fond du cœur  
de le revoir un jour lointain ; pour la seconde,  
avec le remords plus aigu, plus intolérable de cet  
abandon terminé dans la fosse commune.

Ce matin là le 16 mai, le bureau venait de  
s'ouvrir. Devant la porte dix femmes attendaient  
anxieuses.

Elles se regardaient du coin de l'œil, car plu-  
sieurs, parmi elles, s'étaient déjà vues, aux mêmes  
époques, antérieurement.

Deux d'entre elles eurent un signe vague, ti-  
mide, puis baissèrent la tête. Elles se reconnais-  
saient.

Elles étaient du même âge, à peu près, et leur  
visage avait des points de ressemblance. Cepen-  
dant elles étaient complètement étrangères l'une  
à l'autre. Celle qui habitait la ville, en dépit de  
ses quarante-cinq à cinquante ans, était restée  
mince et frêle. L'autre était plus forte, plus ro-  
buste d'un sang plus riche. Il semblait que celle-  
ci habitait la campagne, à voir son teint bronzé,  
et que l'autre habitait Paris, à en juger par son  
teint pâle. Toutes deux avaient les cheveux blancs.

Celle qui paraissait habiter la campagne, se  
leva, s'approcha de l'employé. Elle présenta son  
numéro.

L'employé dit :  
— Nous continuons de n'avoir pas de nouvelles...  
La femme soupira. Elle ne répliqua rien. Elle  
s'attendait sans doute à cette réponse. Elle se  
rassit.

L'autre s'approche à son tour. Elle reçoit cette  
réponse :

— Votre fille existe...  
Un éclair illumine les yeux de la pauvre femme.  
Elle balbutie :

— Merci, monsieur, oh ! merci ! Bientôt, oui,  
j'en ai la certitude, je pourrai vous la redeman-  
der... Je travaille pour cela !...

— Et nous vous la donnerons sans aucun doute,  
madame, car nous avons les meilleurs renseigne-  
ments sur vous !

Cette femme n'est autre que Liette, la pauvre  
Liette Larnaudet.

L'autre qui pleure, assise sur le banc, nous est  
inconnue. Elle se nomme Marie-Thérèse et elle  
est fermière à la Pierre-de-Marbre, au milieu des  
rudes forêts dans les Ardennes.

Liette passe devant elle et s'arrête.  
— Vous avez beaucoup de chagrin, madame...  
— Hélas ! ne pas même savoir ce que mon en-  
fant est devenu !  
— Il a disparu depuis longtemps ?  
— Depuis dix ans l'administration l'a perdu de  
vue...

— Dix ans ! Dix ans ! Se peut-il ?  
— Oui, il s'est enfui, un jour. On l'a repris. Il  
s'est enfui encore. Depuis, je ne sais plus.

Marie-Thérèse se lève. Elle se dirige vers la  
porte. L'ouvre et descend l'escalier. Au bas, quand  
elle se trouve sur l'avenue, elle a une faiblesse.  
Liette, qui ne l'a pas quittée, la soutient. Elle la

fait asseoir, à l'ombre d'un marronnier qui pousse ses feuilles nouvelles, sur un banc public.

— Si j'osais, madame, dit Liette, timide.

Et elle hésita ; puis s'enhardissant :

— Je demeure de l'autre côté de la Seine, rue Saint-Séverin. Ce n'est pas très loin d'ici. Voulez-vous m'y accompagner ? Vous vous y reposerez.

Marie-Thérèse regarda longuement Liette.

Sans doute l'inconnue fut séduite par cette douce figure.

— Je veux bien, dit-elle, car je suis brisée.

— Venez donc, madame !

Elle prit Marie-Thérèse sous le bras et l'entraîna vers la Seine.

Depuis deux ans, la gentille Liette avait recouvré la raison.

Trois ou quatre années avant de sortir, définitivement et pour ne plus y revenir, de la maison de santé où elle avait été enfermée dans l'Eure, déjà sa santé était bien meilleure.

Cela ne se fit que peu à peu, pour ainsi dire jour par jour, mois par mois, progrès par progrès.

Lorsqu'elle se sentit guérie et que la réflexion lui fut revenue, elle interrogea le médecin. Mais celui-ci, craignant le travail de ce cerveau encore faible, qui pourrait avoir peut-être les plus pernicieux résultats, lui avait dit avec bonté :

— Patience ! patience ! Ne vous pressez pas ! Lorsque je jugerai le moment venu, j'aiderai moi-même votre mémoire.

Et, confiante, elle avait attendu.

Un jour, le docteur l'avait prise à part. C'était un jeune médecin aliéniste, nommé Philippe Harmand, déjà célèbre par ses travaux scientifiques et qui devait disparaître de la scène parisienne quelques années après frappé par des malheurs domestiques. Il avait fait monter Liette dans son cabinet.

Et en souriant, en la regardant avec des yeux très doux, il lui dit :

— Maintenant, nous pouvons causer. Mais vous allez me promettre d'être bien sage. Il faut éviter les surexcitations. Si vous n'êtes pas sage et si vous ne m'obéissez pas en tout, je me fâcherai, et cela retardera votre sortie de l'hospice.

— Oh ! monsieur Harmand, je sais en quelle pitié vous m'avez prise. Parlez !

— Je vais d'abord vous poser quelques questions. Lorsque vous ne pourrez répondre, ne cherchez pas, ne fatiguez pas votre cerveau par un effort de mémoire. Cela viendra demain qui ne sera pas venu aujourd'hui.

— Interrogez, monsieur Harmand.

Et elle passa lentement sa main fine et blanche sur son front, ce pauvre front derrière lequel, pendant si longtemps, tout avait été chaos.

— De quoi vous souvenez-vous ?

— Je me souviens que j'ai été élevée à Lyon, que mon enfance a été heureuse, très heureuse même. Mais, chose singulière, tous les souvenirs que j'ai de cette époque-là m'apparaissent comme s'ils retraçaient des faits de la vie d'une autre. On dirait que ce n'est pas de moi qu'il s'agit, mais d'une personne que j'ai connue et dont l'existence était très intimement liée à la mienne.

— Cela vient de ce qu'il y a une grande interruption dans votre vie. Cela recule vos souvenirs et les laisse indécis. Mais il se préciseront bien vite. Ainsi, déjà, vous devez vous rappeler certains faits de votre jeunesse qui ont laissé dans votre mémoire des traces plus profondes.

— La mort de ma mère, la mort de mon père..

— C'est cela. Et d'autres encore ?

— Ma tante Céleste Leclot... qui m'adopta et me regarda comme sa fille..

Elle se tut, mais il y eut comme un sourire dans son regard.

Bientôt l'éclair de son regard s'éteignit, Liette redevint grave.

Le médecin l'observait, très attentif. Il avait

même pris les mains de la convalescente et les gardait dans les siennes.

— Et maintenant, dit-il, ce sont d'autres souvenirs moins gais ?

— Oui, tout cela est triste. Ma pauvre tante l'avait prédit... Si je l'avais écoutée, pourtant ! Elle ne voulait pas de ce mariage... Je me suis mariée... Je croyais que mon mari m'aimait... Hélas ! il n'aimait que la fortune que ma tante me destinait.. Oui, oui, je me souviens... La mort de ma tante... L'apoplexie... le matin même du jour où elle devait faire en notre faveur son testament. Ces paroles cruelles de mon mari... la ruine... Richard renvoyé de chez ses patrons... son ambition... notre départ pour Paris. Oh ! Paris ! Paris ! la ville où j'ai tant souffert ! Pourquoi ne suis-je pas morte !

Richard me délaissa, puis m'abandonna tout à fait. Ce fut la solitude... Ce fut la misère bientôt... Ce fut la maladie ensuite la maladie... la maladie...

— J'étais enceinte... une fille... j'ai une fille... Oui, oui... Mon Dieu, mon Dieu !.. Oh ! l'horrible maison où je suis allée me réfugier où je travaillais tant, de si longues heures, pour ne pas même gagner de quoi acheter du lait à ma fille... Ma fille ! Comment s'appelait-elle donc ? et qu'est-elle devenue ?

Elle s'arrêta, mais reprit aussitôt :

— Oui, je suis sortie !.. j'avais ma fille... ma fille... ma petite... je ne sais plus comment on l'appelle... je l'avais dans mes bras... je suis allée très loin, dans une maison très sombre, où l'on a mis mon cœur à la torture... C'était à cause de l'enfant, mais je ne sais plus pourquoi... Je n'avais pourtant jamais fait de mal à personne. Alors, pourquoi s'est-il trouvé des gens pour me torturer ainsi ?.. Qu'allais-je donc faire dans cette maison ?.. avec mon enfant !.. Je ne sais plus, je ne sais plus, monsieur Harmand... J'avais trop souffert, sans doute, et c'est à partir de ce jour-là que mes idées se sont brouillées.

— Ne cherchez pas.

— Mais je veux savoir, je veux savoir.

— Vous aviez tant de misère, vous étiez si malade, vous aviez surtout si grand-peur de tuer votre enfant, — tout cela résulte de la déposition que vous avez faite rue Denfert et dont j'ai le double entre les mains, — que vous aviez pris la résolution de vous séparer d'elle.

— M'en séparer !

— De l'abandonner.

— L'abandonner ! C'est impossible !

— C'est exact, ma pauvre femme.

— Alors, c'est que j'étais folle déjà, dit-elle avec révolte.

— J'en suis sûr ! Vous l'avez remise à l'Assistance publique. Et vous avez répondu docilement à toutes les questions nombreuses qui vous ont été adressées...

— Oui, oui... la torture ! la torture ! Je me souviens. Je vous le disais tout à l'heure. Pourquoi m'a-t-on fait souffrir ainsi ?..

— Puis on vous a pris votre enfant...

— On me l'a prise, répétait-elle, comme pour forcer les idées représentées par ces mots à entrer plus profondément dans son esprit. Pourquoi me l'a-t-on prise ?

— Ne vous alarmez pas. L'Assistance publique, du moins, nous apprend toujours si ses pupilles sont morts ou s'ils sont vivants.

— Et Bertine est vivante, n'est-ce pas ? Vous n'allez pas me tuer en me disant qu'elle n'est plus.

— Je me suis rendu au bureau des nouvelles. Bertine est vivante !

— Vivante ! Comme elle doit être grande ! Comme elle doit être belle !..

Puis, avec une tristesse profonde :

— Et depuis quinze ans que j'en suis séparée, a-t-elle rencontré dans sa vie, la chère petite,

quelqu'un qui lui ait parlé de sa mère ? Qui l'a élevée ? Qui a pris soin d'elle ? Qui a formé son esprit et son cœur ?.. Comment vai-je la retrouver ?.. Car on me la rendra, monsieur le docteur, on me la rendra ?

— On me demandera sans doute mon attestation...

— Et vous ne refuserez pas de dire que je possède toute ma raison, que je ne suis plus folle !

— Ne craignez rien. Hier, j'étais votre médecin, mais aujourd'hui vous n'avez plus besoin de moi, et je ne suis plus que votre ami.

— Seulement, j'ai été bien misérable autrefois, et je ne sais comment je vais faire désormais pour vivre.

— Vous avez quelques économies, m'avez-vous dit ?

— Deux mille francs environ.

— C'est peu !

— Ce serait beaucoup, monsieur le docteur, si j'avais une place me permettant de gagner ma vie, car ces deux mille francs me serviraient à acheter des meubles... Et alors, j'irais réclamer ma petite Bertine... Et nous serions bien heureuses...

— Achetez vos meubles. Quant à la place qui vous est nécessaire, je vous la trouverai...

Lorsqu'elle quitta l'hospice, elle alla louer un petit, très petit appartement rue Saint-Séverin ; il y avait trois chambres seulement au quatrième, trois chambres toutes petites, mais comme elles ouvraient sur la partie la plus large de la rue, celle qui avoisine le boulevard Saint-Michel, à deux pas de la place, l'appartement était clair et très gai. Il recevait le soleil le matin de bonne heure et le gardait une bonne partie de la journée.

Elle paya un trimestre de loyer d'avance et meubla modestement des seuls meubles indispensables sa chambre et la salle à manger.

Quant à la chambre de Bertine, elle fit des folies. Rien ne serait trop beau pour l'abandonnée.

Elle n'avait pas dû, non plus, être heureuse, et cela lui paraissait un palais que cette chambre avec son lit d'acajou, son armoire à dessus de marbre, sa glace et ses deux vases bleus sur la cheminée, deux vases parce que sûrement Bertine serait pareille à sa mère : elle devait aimer les fleurs...

Elle mit à la fenêtre des rideaux de cretonne à fleurs, également des rideaux de cretonne au lit.

Elle se plaisait à ces arrangements ; elle en était infiniment heureuse.

Maintenant que tout était prêt, elle n'avait plus qu'à aller chercher Bertine. Son cœur bondissait à cette pensée. Tout compte fait, il lui restait huit cents francs, le loyer payé d'avance.

C'était plus que suffisant pour acheter quelques toilettes à la jeune fille qui, sans doute, arriverait bien pauvre. Et avec le reste, confiante dans la bonté du docteur Harmand, elle attendrait patiemment qu'il lui procurât de l'ouvrage.

Alors, un matin, elle se dirigea, bien tremblante, vers les bureaux de l'Assistance publique, avenue Victoria.

Elle entra dans le bureau public. Par hasard, elle était seule.

— Monsieur dit-elle, c'est bien à vous qu'il faut que je m'adresse pour avoir des nouvelles d'une petite fille abandonnée il y a déjà bien longtemps ?

— C'est à moi, oui, madame. Vous êtes la mère ?

— Oui, monsieur.

— Renseignez-moi sur l'enfant.

Et il lui fit les questions que l'on connaît.

Elle répondit, donnant les dates et disant que si elle n'était pas venue depuis le jour d'abandon prendre des nouvelles de Bertine, c'est qu'elle avait été en traitement à l'hospice de Vacluse.

Et elle produisit son certificat de sortie.

— Le d  
l'employé  
Et cons  
— Il es  
l'a donc  
Il me l'  
— Vol  
nous pou  
— Qui  
dire dava  
veux...  
— Et  
— Je  
ma Bert  
L'emp  
— En  
blique n  
mère.  
— Eh  
— Da  
allons fa  
lité, sur  
— Oh  
perdre d  
— L'  
les gara  
Elle l  
— C'  
faut. On  
cette en  
— Ne  
Elle s  
Harman  
Le d  
venait d  
d'une v  
Mesneu  
était co  
que lor  
mand a  
tesse d  
et bonn  
de la m  
de la fi  
Liette  
parais  
Les  
Liet  
péran  
l'Assis  
Et c  
fort, el  
— C  
Le l  
ne la c  
Quin  
maines

— Le docteur Harmand est connu de nous, dit l'employé.

Et consultant ses fiches.

— Il est venu s'informer de votre fille. Il vous l'a donc caché ?

Il me l'a dit.

— Votre enfant se porte bien. C'est tout ce que nous pouvons vous faire connaître.

— Oui, monsieur, je sais... Vous ne pouvez en dire davantage. Mais ce n'est pas tout ce que je veux...

— Et quoi donc ?

— Je veux ma fille... Je veux que l'on me rende ma Bertine.

L'employé hochait la tête.

— En principe, madame, dit-il, l'Assistance publique ne refuse jamais de rendre un enfant à sa mère.

— Eh bien ! monsieur ?

— Dans certaines conditions, madame. Nous allons faire une enquête sur vous, sur votre moralité, sur vos moyens d'existence.

— Oh ! monsieur, ceci est bien inutile, et c'est perdre du temps je vous assure.

— L'administration doit s'entourer de toutes les garanties.

Elle baissa la tête.

— C'est bien, dit-elle ; j'attendrai puisqu'il le faut. On aura du moins pitié de mes angoisses, et cette enquête ne sera pas trop longue ?

— Non, madame.

Elle sortit résignée... Elle écrivit au docteur Harmand le résultat de sa première entrevue.

Le docteur lui répondit presque aussitôt qu'il venait de lui trouver une place de lectrice auprès d'une vieille dame de ses amies, la comtesse du Mesneuil ; mais que, d'accord avec la comtesse, il était convenu que Liette n'entrerait en fonctions que lorsque sa fille lui aurait été rendue. Harmand avait parlé également de Bertine à la comtesse du Mesneuil, et la vieille dame, généreuse et bonne, vivement intéressée par ce noir drame de la misère honnête, avait promis de s'occuper de la fille comme de la mère.

Liette était donc tranquille. L'avenir ne lui apparaissait plus aussi sombre.

Les jours s'écoulaient.

Liette guettait le courrier tous les matins, espérant qu'elle trouverait bientôt une lettre de l'Assistance publique... Mais rien, toujours rien.

Et chaque soir, en se couchant, soupirant bien fort, elle se disait :

— Ce sera pour demain.

Le lendemain, comme la veille, aucune lettre ne la convoquait.

Quinze jours se passèrent ainsi, puis trois semaines, puis un mois.

(A suivre.)

## A la Dent Blanche

Grâce à l'amabilité de notre littérateur tribourgeois M. Victor Tissot, nous pouvons offrir à nos lecteurs l'intéressant récit suivant extrait de la *Suisse inconnue*. Ces lignes sont d'André Tissot qui vient de succomber d'une façon si tragique, et qui les écrivit à l'âge de 14 ans, au retour de cette incroyable ascension.

Récit d'un ascensionniste de 14 ans. — La Dent Blanche. — La catastrophe de 1882. — Départ d'Evolène. — Les contrebandiers. — Le berger de Bricola. — La nuit au chalet. — Réveil à minuit. — A travers le glacier de Ferpècle. — Les crevasses. — Ascension de la Dent Blanche. — Les « gendarmes ». — Au sommet. — Descente rapide. — Joie des guides. — Retour à Ferpècle.

« La Dent Blanche est la sixième sommité de

la Suisse par ordre de hauteur ; la première ascension en a été faite en 1863 par MM. Kennedy et Wigram ; depuis, elle a été, en 1865, gravie par le célèbre M. Wympher qui en a dit : « Cette escalade de 4,364 mètres est la plus pénible que j'aie jamais faite ; il n'y a pas un seul pas qu'on puisse dire facile. » Cette montagne est restée telle qu'elle était en 1865 ; et on n'y a placé ni chaînes, ni cordes pour faciliter les passages dangereux, comme on l'a fait pour le Cervin, et pour tant d'autres pics. Malgré sa hauteur et les difficultés qu'elle présente, elle est très peu connue : on trouve à peine son nom sur les cartes, tandis que son voisin et frère le Cervin a une immense renommée. C'est que la Dent Blanche est cachée au fond d'une vallée peu fréquentée des touristes, et les rares grimpeurs qui l'ont prise corps à corps sont, pour la plupart, partis de Zermatt.

En 1882, elle fut le théâtre d'une terrible catastrophe : une caravane, conduite par les guides Lochmatter, fit, en redescendant, une affreuse chute et roula au fond d'un précipice : un des guides eut la tête séparée du tronc ; de l'autre, on ne retrouva que la cravate.

... Il fallait se mettre en route. Il était une heure, nous avions juste le temps de nous habiller et de préparer les provisions.

Je me vêtis bien chaudement, tandis que la servante du curé tirait le vin et préparait le pain et le fromage ; et, après que le cordonnier eût renforcé les clous de mes souliers, nous partîmes.

... Il est deux heures et demie ; le ciel est couvert ; de temps en temps les nuages se déchirent en laissant voir un grand morceau de bleu, qui disparaît aussitôt. Mais nous ne sommes pas trop inquiets, car le baromètre monte.

Les deux guides, Antoine Bovier et Maurice Gaspoz, deux vigoureux montagnards au teint hâlé, à la peau tannée, aux regards d'aigle, sont armés de solides piolets ; ils portent chacun un sac sur le dos, et une énorme gourde en fer-blanc ; Gaspoz a encore, enroulée autour de l'épaule, une longue et forte corde, avec laquelle nous devons nous attacher, une fois sur le glacier.

Au bout d'une heure, nous arrivons aux Haudères, gros village situé au confluent de la Borgne de Ferpècle et de la Borgne d'Arolla. Au milieu des maisons, nous prenons, à gauche, le chemin qui mène à l'hôtel de Ferpècle. Le sentier court en serpentant sur le flanc d'une pente rapide, coupée de rochers et d'éboulis, au bas de laquelle mugit la Borgne, qui se fraye un chemin en écumant au milieu des énormes blocs de pierres obstruant son lit. Des haies d'épine-vinette, aux petites baies rouges, bordent le chemin, qui commence à devenir plus raide ; nous passons au milieu de vertes prairies, nous traversons des bouquets d'arolles et de mélèzes, au feuillage d'un vert sombre ; nous franchissons d'un saut des petits ruisseaux à peine larges d'une coudée, qui murmurent dans l'herbe, à côté d'un chalet en bois d'arolle, rougi par le temps. Mais le soleil a percé les nuages et nous darde ses rayons sur le dos ; nous suons à grosses gouttes, et nous nous arrêtons un instant à l'ombre d'une haie, après avoir laissé à notre gauche le petit village de Sépey.

Je regarde autour de moi : la vue s'est déjà beaucoup étendue, et les nuages, chassés par le vent, quittent rapidement les pointes qu'ils enveloppaient. La Dent Blanche seule garde encore sa couronne mouvante. Derrière nous, se dresse le puissant massif du mont de l'Étoile, aux parois de rochers, tout étoilées de neige ; à droite, les deux dents du Veisivi, l'une d'elles est illuminée par le soleil et on en distingue nettement toutes les saillies, tous les couloirs ; l'autre est plongée dans l'ombre, et la neige, stationnant dans les anfractuosités, se détache vivement sur le rocher noir ; l'arête qui relie les deux cimes est si fine-

ment découpée, qu'on croirait voir des soldats de pierre, rangés, l'arme au bras, sur une seule ligne.

En face de nous, s'allonge le glacier de Ferpècle, puissant fleuve de glace, au sein duquel se dresse, comme une île, le Mont-Miné, dont la pointe ressemble à une gueule béante de serpent.

Un peu plus haut, le col d'Hérens, près de la dent du même nom, qui conduit à Zermatt, et le rocher de Mota-Rota, si noir, si sombre, au milieu de tout ce blanc, qu'on le prendrait pour l'ouverture d'une caverne. A gauche, s'élèvent encore plusieurs sommets assez élevés, formant la continuation de l'arête de la Dent Blanche.

Ayant repris haleine, nous nous remettons en marche. Au bout d'un instant, nous croisons quatre montagnards qui font des enjambées comme s'ils avaient des bottes de sept lieues ; chargés de gros sacs et armés de bâtons ferrés, ils fument gravement leur pipe, qu'on aperçoit à peine au milieu de leur barbe hirsute ; ils échangent avec nous un bonjour caverneux et bref et disparaissent à l'angle du sentier, s'avancant toujours du même pas lent, élastique, en faisant rouler les pierres sous leurs lourds souliers, qu'on dirait bardés de fer ; ce sont, me dit Bovier, des contrebandiers, qui se dirigent vers Arolla ; de là, ils traverseront le col du Colon, et, arrivés en Italie, ils se déchargeront du tabac qu'ils portent sur leurs épaules.

Je cause avec mes guides : Antoine Bovier, le plus âgé des deux, a été quatre fois au Cervin et trois fois au mont Rose ; il a escaladé le Breithorn, la Weissmisse et je ne sais combien d'autres cimes ; Gaspoz, lui a donné l'assaut à tous les sommets des environs ; ces deux guides sont liés d'une grande amitié et font souvent des courses ensemble ; il y a quelques jours ils ont été au grand Cornier, pointe de rocher de 3,969 mètres, à gauche de la Dent Blanche. Ensemble aussi, ils sont montés aux Aiguilles Rouges, sans en connaître le chemin et sans même s'attacher.

Depuis longtemps déjà, ils étudient et inspectent la Dent sur toutes ses faces, sur toutes ses arêtes ; ils ont dans la tête et dans l'œil le chemin que nous suivrons sur le flanc de la montagne.

Ah ! enfin ! La Dent Blanche a percé son dais de nuage, le milieu de la pyramide reste caché, la pointe seule apparaît : on dirait un énorme chapeau de clown enfariné suspendu dans les airs. Les guides s'arrêtent aussitôt se couchent à terre, sur le dos, sortent leurs lunettes et les braquent sur la montagne : mais, comme ils sont bien installés, voilà que les nuages se rejoignent, se fondent les uns dans les autres et on ne voit plus rien. « Ah ! la charogne ! » s'écrie Gaspoz, furieux.

Les guides se relèvent et nous repartons plus vite, aiguillonnés par la vue de l'hôtel de Ferpècle, que nous distinguons déjà au milieu des pierres et des blocs qui ont roulé de la pointe du Mourti. Cet hôtel, entouré d'un balcon à jour, est une rustique et jolie construction en bois aux assises de maçonnerie. Nous y arrivons bientôt, et tandis que je m'assieds sur un banc, près de la porte, mes guides se débarrassent de leurs sacs et vont demander à M. Crettaz, l'hôtelier, de nous prêter une casserole pour faire le chocolat ce soir, au chalet. Maître Crettaz, très obligeant, nous apporte une grosse marmite, à long manche, que Bovier attache sur son dos, au-dessus de sa gourde. Nous partons, après avoir remercié l'hôtelier qui nous souhaite bonne chance, sans savoir seulement où nous allons.

Nous suivons maintenant le chemin de l'alpe de Bricola : c'est un sentier de mulets, qui grimpe sur une muraille de rochers surplombant le glacier de Ferpècle qui tout en bas, s'allonge en se rétrécissant. On passe au milieu de touffes de rhododendron, puis dans de vastes cimetières de ruines et de pierres où l'on trébuchait à chaque instant sur les cailloux. Il faut toujours regarder à

terre pour voir où l'on pose le pied. Ce vilain chemin est compensé par la vue qui s'étend de plus en plus loin. Maintenant, c'est le Bouquetin, dont la corne recourbée apparaît à notre droite, à côté de la pointe de Zaillon, énorme, massive, qu'on dirait surmontée d'un accent circonflexe : c'est l'aiguille de la Zâ qui commence à poindre derrière. La Dent Perroc, flèche élançée enveloppée d'une molle draperie blanche, se dresse, superbe, au-dessus de tout cet enchevêtrement confus de pics et de sommets.

Décidément, la Dent Blanche ne veut pas se laisser voir ; elle est toujours cachée : c'est désespérant !

Nous approchons du chalet en nous élevant insensiblement ; nous montons plus lentement, en réglant notre marche sur le bruit cadencé que fait la casserole choquée contre la gourde, à chaque pas de Bovier : nous commençons à nous apercevoir que nous n'avons rien pris depuis midi, et que nous marchons depuis quatre heures, aussi nous nous hâtons, dès que la montée se ralentit. Enfin, après avoir traversé plusieurs petits ruisseaux, nous arrivons sur la terrasse où est campé le chalet de Bricola.

C'est une cabane de bois, très basse, adossée à un énorme rocher qui en forme le quatrième mur ; le toit est chargé de grosses pierres ; quelques moutons, à laine grise et sale, broûtent l'herbe rabougrie qui pousse entre les rocs. Le berger, une peau de bique sur les épaules, les jambes à peine cachées par un vieux pantalon tout bariolé de pièces, est appuyé sur un long bâton ; ses pieds passent par le bout de ses souliers ; son visage est si tanné, si bruni par le soleil, qu'on croirait voir un Peau-Rouge : sa barbe, noire et sale, couvre la moitié de sa poitrine ; il a sur la tête un vieux chapeau de feutre défoncé, qui a dû être noir, il y a bien longtemps. On donne 25 francs à ce malheureux pour garder 300 moutons pendant toute une saison ; entre le temps, il sculpte au couteau, dans des morceaux de sapin, des crucifix et des anges, qu'il peint, qu'il dore, et qu'il vend un bon prix aux paysans.

Nous entrons dans le chalet, et pendant que Bovier déballe les provisions et que Gaspoz va chercher de l'eau au ruisseau voisin, je regarde autour de moi.

Lentement, la nuit tombe ; la vallée est déjà plongée dans l'ombre, tandis que les cimes environnantes sont encore illuminées par les feux rouges du soleil qui, descendant toujours plus à l'horizon, abandonne chaque sommet par ordre de hauteur ; la Dent Perroc seule a encore à sa pointe une aigrette brillante qui diminue, diminue, puis s'efface.

Depuis notre arrivée, j'entends des bruits sourds, comme de lointains coups de canon, qui viennent du côté de la Zâ.

« Qu'est-ce donc, dis-je à Bovier en rentrant dans le chalet ? »

— « Ce sont des séracs qui roulent du haut de Zaillon et vont se briser sur le glacier... Une fois, Maurice et moi nous avons joliment failli y rester... Un jour que nous allions à la Zâ, nous devions traverser le couloir par où dégringolent tous ces blocs, et si nous ne nous étions pas arrêtés un instant pour grignoter un bout de pain, nous étions flambés ! A quelques pas de nous, une véritable avalanche de séracs s'est précipitée avec un bruit épouvantable ; nous en avons senti le vent ! Nous n'étions pas à la noce, allez ! »

Mais le chocolat est servi ; nous l'avalons aussitôt, il est trouvé excellent, et Bovier est déclaré, à l'unanimité très bon cuisinier. Tout en dinant, Gaspoz me raconte sa dernière course au Grand Cornier, et me montre, dans le chalet, une vieille porte sur laquelle il a dormi ; quant à Bovier, il a eu pour lit une planche vermulue, juste assez large pour lui.

Pendant que les guides me préparent un lit de

foin, je vais voir le temps : il fait froid ; pas de lune ; quelques rares étoiles brillent, espacées, et il neige du côté de la Dent Blanche ; c'est fâcheux : quand il y a de la neige sur les rochers, l'ascension est beaucoup plus difficile et périlleuse. J'espère pourtant qu'il ne fera pas trop laid ; en montant, mes guides m'ont fait remarquer sur le glacier des fentes transversales ; ce sont des « *fenêtres* », signe de beau temps.

Je vais me coucher à deux pas du chalet, dans une petite cabane où je puis à peine me tenir debout ; je m'emmailote dans mon châle, et je me glisse dans le foin ; Gaspoz m'apporte encore une pierre chaude du foyer : c'est ma bouillote !

Vraiment, je ne serais pas mieux dans mon lit ! Les guides retournent près du feu : je reste seul dans le noir, dans le silence ; il me semble que je suis sous terre, tant l'air est lourd dans cet étroit réduit. Tout à coup je tressaute : ce sont encore les séracs qui, là-bas, tombent toujours avec fracas, à intervalles presque égaux, en faisant trembler la montagne. Ce bruit m'empêche d'abord de fermer l'œil, mais bientôt je m'y fais et je m'assoupis...

Tout à coup je m'entends appeler dans mon sommeil ; j'ouvre les yeux : les guides sont là, il faut se lever, il est minuit.

Encore tout endormi, je retourne au chalet sans seulement penser à regarder le ciel ; le feu flambe joyeusement, éclairant les moindres recoins du chalet ; les guides ont déjà préparé le déjeuner ; j'avale avec plaisir une tasse de chocolat fumant et je fais largement honneur aux autres provisions ; il faut se donner des jambes : la montée va être rude ! Je demande aux guides comment ils ont passé la nuit ; Bovier a repris sa planche et Gaspoz sa porte ; mais ils n'ont pas dormi un instant, tant ils sont surexcités par la pensée de notre ascension : ils ont fumé tout le temps.

Il est une heure, nous partons. Il fait magnifique, le ciel est d'un noir bleu ; les étoiles — comme elles sont grosses à cette hauteur ! — scintillent pareilles à des bijoux électriques, et la Dent Blanche, énorme, écrasante, remplissant tout l'horizon de sa masse gigantesque, se dresse devant nous, enveloppée d'une clarté laiteuse, d'une lueur flottante qui court sur ses flancs comme un frisson lumineux, l'entoure ainsi que d'une auréole céleste ; on dirait que la montagne elle-même répand cette lumière pâle qui se fond peu à peu avec les masses grises environnantes, et, la lune, pleine, toute ronde, brille à gauche de la Dent, semblable à un boulet rougi à blanc, lancé par un canon invisible pour battre en brèche cette citadelle de glace, inaccessible aux hommes, protégée par des crevasses sans fond et défendue par des séracs menaçants... Tous ces glaciers, toutes ces neiges, tous ces sommets blancs, éclairés par la lune, ont une apparence fantastique ; quand on les regarde longtemps fixement, ils semblent se mouvoir ; on croit voir des fantômes s'agiter sous leur linceul et s'avancer vers vous, et, tout à coup, quand on s'y attend le moins, le lourd silence qui vous oppresse est déchiré par le fracas d'une avalanche, dont le bruit, répercuté d'écho en écho, prend des proportions formidables et s'éteint peu à peu, puis meurt complètement, et tout redevient silencieux, jusqu'à ce qu'une nouvelle avalanche vienne de nouveau faire trembler la terre... On est profondément impressionné par un tel spectacle ; on se sent petit devant ces gigantesques montagnes, on se demande comment on ose s'aventurer sur ces glaciers et sur ces neiges, et pourquoi l'on tente, au péril de sa vie, d'escalader une cime bien dangereuse, au lieu de rester tranquillement chez soi. Qu'en a-t-on de plus après ? Absolument rien, si ce n'est le plaisir d'avoir côtoyé des précipices, d'a-

voir, en s'aidant des pieds et des mains, escaladé une paroi verticale et d'être monté, aux prix de mille fatigues, là où tout le monde ne peut aller. (A suivre.)



## Le coin de la ménagère.

### Cuisine.

*Sole gratinée.* — Faites un hachis de champignons, fines herbes et chapelure, répandez-en la moitié au fond d'un plat allant au feu. Placez-y votre solde et saupoudrez-la du reste du hachis, mouillez avec du vin blanc, arrosez le poisson avec du beurre fondu et mettez au four.

### Recettes utiles.

*Pour nettoyer les vieilles peintures.* — Si vous avez de vieux tableaux dont le vernis soit complètement tombé, frottez-les dans tous les sens avec un gros oignon que vous aurez ouvert en deux. Lavez ensuite à grande eau, laissez sécher et passez une légère couche de vernis. Les couleurs auront repris toute leur vivacité.

*Pour nettoyer les couteaux.* — Avoir soin de ne jamais faire tremper le manche dans l'eau lorsqu'on dégraisse la lame ; essuyer avec soin, puis la frotter avec de la terrie, soit en se servant d'une planche garnie de cuir, soit en employant un bouchon de liège.

*Pour nettoyer le fer des fourneaux de cuisine.* — Il est très difficile de conserver le fer net et brillant. Il se ternit vite et noircit à la chaleur que dégage le foyer. Afin de gagner du temps et d'épargner de la peine, il faut passer sur toutes ses parties claires un peu de pétrole, à l'aide d'un chiffon de linge doux. Faire cette opération quelques heures avant de procéder au nettoyage. Bien essuyer les traces huileuse avant de frotter avec la toile émeri, bien préférable au papier de verre si fin qu'il puisse être. Le même procédé s'applique aux ferrures des meubles anciens qui prennent alors le poli et le brillant ou métal neuf.



## De tout un peu.

*Oh ! la patience !* — Le feriez-vous pour le même prix ?

Pour un pari de dix shellings, un citoyen de Princeton, dans l'Etat du Maine, M. Henri Parish, entreprit de compter un million de pois et de les faire entrer dans un petit bidon qu'on lui avait remis et qui semblait à première vue ne pouvoir en contenir un aussi grand nombre.

Le travail lui prit quatre semaines. L'homme avec lequel il avait fait le pari s'appliqua de son côté, pendant quatre semaines, à vérifier si le nombre était correct.

Et l'on ne sait même pas lequel des deux a finalement gagné la somme.

*Un beau chenil.* — Une statistique nous apprend qu'il y a, à Paris, plus de 70,000 chiens. Heureusement, on ne peut les entendre aboyer tous à la fois.

*Pensée.* — A un homme d'esprit il ne faut qu'une femme de sens ; c'est trop de deux esprits dans une maison.

Pour comprendre la vie et les règles il faut un malheur et un devoir.